

Elisabeth Horem

Mauvaise
rencontre

Nouvelle

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DES SERVICES DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« MAUVAISES RENCONTRES »,
CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIÉLA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE,
AVEC LA COMPLICITÉ DE BERTRAND EMARESI
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : ELISABETH HOREM
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-177-4
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

MAUVAISE RENCONTRE

E LLE MARCHE en levant haut les genoux dans l'herbe craquante et blonde, une herbe jamais fauchée, pleine de chardons et d'oseille sauvage. Le froissis de l'herbe sous ses pas se mêle à la rumeur de la mer qu'elle ne voit pas encore mais qu'elle entend déjà cogner contre les rochers. Puis la haie qu'elle longeait depuis la maison finit, tout à coup la mer est là. Il faut prendre alors le chemin des douaniers jusqu'à l'escalier qu'elle aime descendre en courant : soixante-trois marches de terre retenue par des galets serrés les uns contre les autres, comme de grosses dents. Vues d'en bas, on dirait des mâchoires de géant.

Elle avance vers la frange d'écume, doucement pour ne pas se tordre les pieds sur les galets, et choisit pour s'asseoir un rocher plat. De l'endroit où elle se trouve, elle ne voit pas l'horizon. À ses pieds les vagues roulent joyeusement des graviers roses et gris avec un bruit de rivière : pchuitttt...

Le moment est venu de fumer le cigare qu'elle a pris tout à l'heure dans un coffret, sur le bureau de son père. Elle a eu du mal à l'allumer parce qu'il y a du vent même dans le creux où elle s'est abritée, et maintenant elle fume, appliquée et sérieuse, en regardant autour d'elle les rochers couverts de moules et d'algues. La lumière baisse, l'ombre de la falaise dévore la plage. Le havane lui a vite donné mal au cœur, elle l'a laissé s'éteindre. Elle le jette à l'eau, déçue, et en le regardant, ballotté par le flot, elle réfléchit au destin de cette feuille de tabac grandie au soleil de son île et défaite sur une plage par la marée montante... Puis son œil quitte le cigare pour le haut de la falaise où elle se surprend à guetter d'improbables Indiens. Le soleil vient de disparaître, le ciel se vide peu à peu de sa couleur. Il commence à faire frais, il faudrait rentrer. Elle hésite. Retient sa respiration tout à coup : alors qu'elle se croyait seule, là, derrière le rocher, à droite, il y a quelqu'un. Elle ne voit que deux cannes à pêche qui dépassent, comme les antennes d'un gros insecte. L'une bouge un peu, l'autre est immobile. Puis c'est le contraire.

Elle n'a plus envie d'être là, ah mais plus du tout. Le charme est rompu, elle voudrait être déjà rentrée et, lentement, pour ne pas avoir l'air de fuir, elle quitte son creux de rocher, traverse la plage en tâchant de faire le moins de bruit possible, attaque enfin la denture de l'escalier. Derrière elle, en bas, une paire de grosses bottes en caoutchouc fait rouler les galets. Elle grimpe de plus en plus vite et s'engage sur le chemin des douaniers, sans se retourner.

Le chemin monte et descend, serpente à n'en plus finir, à pic au-dessus des rochers que frappe la marée maintenant haute. L'homme la suit, à une cinquantaine de mètres.

Dans sa hâte, elle a failli mettre le pied sur un oiseau blessé. Il est posé au milieu du sentier, comme privé de pattes, et il se débat. Ses ailes rament dans la poussière, il va sûrement mourir mais elle n'a pas le temps de s'attarder. Elle continue à marcher de plus en plus vite tout en se demandant ce qu'il fera, lui, quand il passera près de l'oiseau. Si seulement elle pouvait le voir, elle saurait à quoi s'en tenir.

Le chemin fait un coude, elle en profite pour courir pendant que le talus la dérobe à ses regards, puis elle ralentit. Qu'il ne la voie pas courir. Elle doit l'avoir un peu distancé tout de même... Elle regarde par-dessus son épaule et c'est à n'y rien comprendre, il est là, juste derrière elle, il a dû courir lui aussi, il n'a plus de canne à pêche mais une grosse barbe rousse, elle lui a vu une tête de gnome, quelle folie d'aller toute seule dans un endroit pareil, hors saison, un soir de semaine, pourquoi ?

Il l'a rejointe, elle court presque pourtant, il va la saisir, il va la plaquer contre le talus !

Elle n'a pas crié, elle a juste serré les dents, décidée tout à coup. Elle ne l'a même pas entendu lorsqu'il a dit « Pardon » au moment de la dépasser. Surpris, il ne s'est pas défendu. Elle a encore vu sa main rose semée de taches de rousseur s'agripper aux broussailles jusqu'au moment, long à venir, où elles ont cédé, s'arrachant à la terre rare et sèche. Il a crié.

————— MAUVAISE RENCONTRE —————

Elle n'a pas regardé. Elle a pensé aux fruits blets
tombés sous les arbres, dans l'herbe du jardin.

Le cri s'est cassé net, relayé par celui des cormo-
rans.